

Jean-Marie Charpentier

Au confluent, la vie

Récit du bout de la nuit et de l'aurore



Jean-Marie Charpentier

Au confluent, la vie

Récit du bout de la nuit et de l'aurore

© Jean-Marie Charpentier, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5035-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Ce qui m'intéresse, c'est la perte et la reconstruction, comment on meurt et on renaît, comment on disparaît et on se retrouve. Qu'est-ce qui, en chacun de soi, a été perdu et reconstruit est au centre de mon questionnement. »

Ivan Jablonka

« L'espérance est la traversée de l'impossible. Elle apparaît quand on ne l'attend plus et naît après qu'on a fait l'expérience du néant »

Corine Pelluchon

« Le Rhin réunit tout »

Victor Hugo

Retrouver l'esprit des siens, en même temps que celui des lieux. Alors que l'horizon se couvre à nouveau en Europe, le souvenir, la mémoire de mes parents disparus me reviennent. Proches et distants, je les revois et surtout les entends, par bribes, parler des temps difficiles. De la guerre, de la séparation, de la mort. Et puis, de la vie retrouvée, de l'amour, de la joie.

Olga et René ont traversé un temps infiniment plus dur que celui que je connais à ce jour. Plus violent, à coup sûr. Ils se sont reconstruits à la suite d'une guerre qui a brisé leur environnement, leur famille, leur jeunesse et qui, tout à la fois, a permis qu'ils se rencontrent. Ce qu'ils ont dit de cette destruction et de la reconstruction qui l'a suivie, comme ce qu'ils n'ont pas dit et que j'imagine, vient à moi dans ce présent incertain et inquiet. Des souvenirs éclatés, des notes dans un carnet, quelques courts enregistrements, des photos noir et blanc jalonnent une mémoire recomposée, avec la part de fiction qui accompagne le roman familial.

Sans se connaître, sans se côtoyer jamais, chacun a vécu sa guerre en Allemagne. Au hasard d'une rencontre dans les décombres du pays, ils se sont fait ensemble un avenir. Ma mère était allemande. Mon père, officier français originaire de Champagne, avait été fait prisonnier de guerre. Leur rencontre a eu lieu en 1947 à Coblenz, au confluent du Rhin et de la Moselle. Coblenz, la ville natale de ma mère aux trois-quarts détruite sous les bombardements anglais et américains de novembre 1944. Coblenz, la ville de leur rebond.

Rapprocher leur destin et ce lieu m'émeut toujours. Deux vies, deux langues, deux pays qui se croisent dans cette ville, sur fond d'une histoire tragique qui les a menés à l'abîme. Pourtant, il y a quelque chose de plus que l'émotion. Sans doute l'espérance, née de la résonance de leurs vies et de cette ville. Quand tout est anéanti et que, malgré tout, la vie revient, là où elle reprend le monde est un peu plus fort.



Image d'album photo. Sous un cerisier en fleurs, René et Olga fixent l'objectif du Kodak Retina. Lui, en tenue militaire, décontracté. Elle, en corsage et jupe légère, souriante derrière ses lunettes de soleil. Il fait beau ce jour du printemps 1947. Promenade près du Rhin. De sa main, René légende la photo en évoquant le « *bonheur* » comme « *une chose simple* ». « *Mais rare et précieuse* », ajoute-t-il. Instant de paix, de nature, de plaisir sur un chemin de la campagne allemande. L'air est léger, le moment suspendu.

Qui prend la photo ? Sans doute le chauffeur de René. En arrière-plan, la voiture du capitaine, une Mercedes 230 cabriolet réquisitionnée par les Forces françaises d'occupation. À peine deux ans avant, elle servait à d'autres officiers.

I
Rhénane

Coblence, à quelques pas du Deutsches Eck, là où la Moselle se jette dans le Rhin. La basilique St Castor est juste derrière moi. Sur l'autre rive, vestige de la France d'Ancien Régime, le bâtiment des Emigrés qui, en 1791, hébergea le Comte de Provence, le Comte d'Artois, frères du Roi et quelques centaines de nobles français fuyant la Révolution. Au-dessus de ma tête, un téléphérique tout neuf enjambe le fleuve pour rejoindre sur les hauteurs en face la vieille forteresse d'Ehrenbreitstein. Le Rhin en impose. Large, puissant avec un incessant trafic de péniches et de porte-conteneurs. Accostés à la rive, deux bateaux blancs de la KD KölnDüsseldorfer qui pendant la saison touristique remontent le Rhin romantique de Coblence à Rüdesheim. À deux pas du confluent, ce qui était hier le Débarcadère s'appelle désormais le Quai Konrad Adenauer.

C'est de là qu'Olga traverse le fleuve à la nage en 1937. Cheveux châtain, coupe au carré, l'adolescente a quinze ans. Je l'entends encore : « *J'étais une bonne nageuse !* ». Impossible aujourd'hui de tenter l'aventure. Trop dangereux. Il y avait à l'époque, à hauteur du Grand Hôtel Coblenzer Hof, un vieux pont de bateaux posé sur des barques en fer qui cassaient le courant du fleuve et rendaient possible pour des nageuses de sa trempe une traversée en aval de plus de trois cents mètres. Le Grand Hôtel est devenu un bâtiment administratif et le vieux pont n'a pas survécu à la guerre.

Il n'y a pas d'image d'Olga franchissant le fleuve. Quand elle en parle, bien des années après, sa joie se couvre d'un voile dans les yeux. L'adolescente évolue dans un monde qui a basculé, dans un pays qui se saoule de mots et de cris, dans une ville de tradition catholique soumise au pouvoir d'Hitler.

Ce jour d'août, pourtant, elle est rayonnante avec ses amies. Ensemble elles ont appris à nager, ensemble elles se sont entraînées au bord de la Moselle, à Lützel, dans la vieille piscine flottante en bois face au confluent. Dans la chaleur de l'été rhénan, elles rient, elles parlent fort en se séchant. Olga n'a qu'une envie, raconter son exploit au frère qui a deux ans de plus qu'elle. Hans aussi aime nager, mais sur les photos il est rare de le voir en maillot de bain. Il passe plus souvent son temps dans les livres ou avec ses amis du *Bund Neudeutschland*, l'association de la jeunesse lycéenne chrétienne dissoute peu de temps avant. Sa sœur l'étonne, l'irrite quelquefois. Cette façon qu'elle a d'aller droit au but, de ne pas tenir sa langue... Si Hans et Olga sont complices, c'est comme chien et chat. Lui, l'adolescent intellectuel, discret et posé avec ses fines

lunettes rondes, chemise légère et pantalon golf. Elle, sourire aux lèvres, à la fois vive et liante, en robe simple.

Cette traversée du Rhin, elle la voulait. Une petite victoire, un moment de joie dans un temps qui s'obscurcit. Ce jour-là, elle fait corps avec sa ville, son quartier, sa rue Regierungstrasse, à deux pas du fleuve juste derrière l'Hôtel de ville. Comme son frère, elle est née à Coblenz. Quoiqu'il arrive, elle sait qu'elle est de là pour toujours.

*

Avec les collégiens alignés ce matin de février 1935, Olga assiste à la venue de Hermann Göring. Débarqué d'un bateau blanc, le héros de l'aviation allemande lors de la Première Guerre mondiale est à Coblenz pour investir Josef Terboven, le nouveau Président de la Rhénanie. Installée dans les premiers rangs, elle pose son regard sur les jambes du Maréchal. « *Il m'impressionnait. Sa culotte de cheval évasée et ses imposants mollets lui donnaient l'allure d'un gros gibier* ». En face, Terboven paraît malingre dans son uniforme brun de SA. Contraste de deux dignitaires nazis. Bâton de Maréchal sous le bras, l'un porte le costume comme sur une scène de théâtre. Petit homme sec avec son sac à dos de combat, l'autre se tient droit comme un i, prêt à faire régner la terreur sur les terres hostiles de Rhénanie. La fanfare joue. Elle joue fort, ce qui donne le frisson à la collégienne.

*

Chaque fois qu'il est en extérieur, le père d'Olga porte un feutre noir à ruban. Sa calvitie précoce y est pour quelque chose. Tout dans son allure, dans son vêtement, fait de Johann Zerwas un homme de la ville. Élégant, toujours soigné dans son costume croisé, il est habitué à la représentation. Il vient pourtant d'une famille de petits paysans de Rübenach, un village proche de Coblenz sur le plateau entre Rhin et Moselle.

Pays de la pomme de terre, de la cerise et de la quetsche. L'été venu, de longues charrettes en V chargées de fruits tirées par des chevaux de trait traversent la rue principale. Les maisons paysannes, petites et modestes, sont en pierre de lave des volcans des montagnes voisines de l'Eifel. Rübenach a un côté sombre, comme l'église St Mauritius qui domine de sa haute flèche. Johann a huit frères et sœurs, tous nés au village. Paysan, menuisier, ébéniste,

cordonnier... De très lointaine origine grecque, les Zerwas ne se sont jamais vraiment éloignés. Tout au plus pour le mariage de deux sœurs, l'une dans le village voisin de Bubenheim, l'autre un peu plus loin dans le vignoble de l'Ahr, un affluent du Rhin près de Bad Kreuznach.

De toute la fratrie, Johann est le seul à s'installer à Coblenche. Il s'éloigne tôt du village, service militaire oblige à Trèves en 1900 dans le très prussien 29ème Régiment d'infanterie Von Horn. Trois ans d'une discipline de fer sous le commandement d'officiers nobles et balafrés par les traditionnels duels d'escrime. Olga et Hans entendront toujours le père dire le plus grand mal de son séjour à la Hornkaserne de Trèves. Il répétait un dicton militaire qui, en substance, disait pour la rime que Dieu dans sa colère (*Zorn*) avait créé le régiment Von Horn. Longtemps, le *drill* prussien au service du Kaiser lui fait faire des cauchemars. Il en sort antimilitariste et socialiste.

Après l'armée, Johann hésite. L'agriculture ne le tente pas, l'artisanat non plus. Il voit ce que font ses frères et sœurs. Il a envie d'autre chose. Pour lui, ce sera le monde du vin. Il aime fréquenter les bords de la Moselle. C'est là qu'en fin de semaine il rejoint ses amis et cousins dans les tavernes. Depuis Rübenach, il descend à pied jusqu'à Winningen par une petite route de campagne qui serpente jusqu'au fleuve.

Comme un aimant, le vignoble l'attire. Son univers est raffiné, plus en tout cas que celui de la patate et des arbres fruitiers. Changement de décor complet sur la Moselle. Maisons à colombages. Fresques bachiques sur les murs. Vigne en arc de cercle au-dessus des rues entre les maisons. Tout est plus vivant, plus joyeux, plus festif. Les gens, autant que les maisons ou les tavernes ont un tout autre aspect qu'en haut sur le plateau. Le blanc des murs lui fait oublier la couleur de la lave. À la St Vincent, le vin de Moselle coule de la fontaine du village. Il connaît tous les cépages, les crus, les domaines. Pour rien au monde, à la fin de l'été, il ne manquerait les vendanges de Winningen à flanc des côteaux très pentus qui encadrent le fleuve.

Il ne sera pas vigneron, mais chef caviste au Coblenzer Hof, le plus grand hôtel de Coblenche. Passé par l'école hôtelière, il apprend le métier dans de grands établissements en Allemagne et à l'étranger. À la veille de la guerre 14-18, il est à l'hôtel Bellevue et Flandres attenant au Palais Royal de Bruxelles. Il y découvre les meilleurs vins de France, d'Italie, d'Espagne et du Portugal en